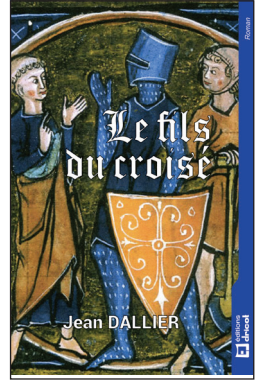




Jean DALLIER

Le fils du croisé



Première partie : KUNO

1

Kuno s'arrête en bordure du plateau et contemple le paysage à ses pieds. Dans le triangle formé par la Warche et la Warchenne, les bâtiments de l'abbaye de Malmedy forment un îlot de pierres grises au milieu d'une mer de chênes. L'église abbatiale s'avance en fer de lance vers les Hautes-Fagnes, se frayant un passage dans le dense fourreau de verdure qui enserre les bâtiments de toutes parts. Quelques masures branlantes se blottissent à l'ombre de ses murs de schiste.

Dans le ciel bleu lavé par les pluies de la nuit, un point gris décrit des cercles lents, s'immobilise, puis se met à grossir à vue d'œil. Kuno reconnaît un busard cendré. Il file comme une flèche vers le sommet du clocher et repart aussi vite, emportant dans les serres un ramier. Le chevalier sent une pointe d'appréhension dans la poitrine. Est-ce un mauvais présage ? Il secoue la tête et, d'un pas résolu, s'engage sur le sentier étroit et abrupt qui descend vers la vallée. La proximité du terme de son long voyage lui fait bien bientôt oublier ses craintes. Après de longues années d'errance, il aspire enfin à retrouver la quiétude de l'abbaye isolée au milieu des forêts, à la limite des massifs de l'Ardenne et de l'Eifel. Mais ce qui lui fait surtout presser le pas, c'est la présence dans ses murs de son fils. Son fils adoptif. Six ans qu'il ne l'a plus revu, six longues années depuis son départ pour la dernière croisade. Au milieu de la cinquantaine, avant de mourir, il n'a plus qu'une ambition : vieillir paisiblement à ses côtés, à l'abri des épaisses murailles de l'abbaye qui lui offriront un refuge bienvenu contre les vicissitudes du monde et ses propres folies.

En foulant le sol de la vallée, il accélère le pas. À sa vue, deux enfants en haillons interrompent leurs jeux et disparaissent dans l'ombre d'une misérable chaumière. Il longe le mur d'enceinte, atteint la lourde porte de chêne ferrée de l'abbaye et la heurte avec force du gourdin noueux qui lui sert de canne. Suit une longue attente. Enfin, le battant grince et le visage fripé d'un vieil homme apparaît dans l'embrasement. En le voyant, Kuno éclate de rire.

— Frère Égide, vieille fripouille ! Quel bonheur de te revoir !

Le moine plisse les yeux et une grimace anime le réseau de rides qui couvre son maigre visage allongé comme une toile d'araignée. Sans mot dire, les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre. Kuno sent les larmes de son ancien compagnon

lui mouiller les joues et le corps osseux du vieil homme secoué de sanglots. Sanglots de joie ? Il recule d'un pas. Non ! Les yeux du frère portier n'expriment que tristesse et ils évitent le regard de Kuno. D'une main tremblante, le moine saisit le chevalier par le coude, lui fait passer le seuil, referme la lourde porte de chêne derrière lui, traverse une cour et conduit le voyageur vers une aile du bâtiment longeant le cloître. Ils pénètrent dans une longue pièce voûtée dont Kuno retrouve avec bonheur les odeurs oubliées. Il se laisse tomber sur un banc de pierre et se sent soudain las, très las. D'une niche dans le mur, frère Égide sort une galette d'épeautre, la signe d'une croix et la dépose devant le nouveau venu.

— Mange, lui dit-il d'une voix lasse et rauque. Tu dois avoir faim.

Kuno ne se laisse pas prier. Après sa longue marche depuis l'aube à travers la forêt des ducs de Limbourg et le plateau des Fagnes sans avoir rien eu à se mettre sous la dent, son estomac crie famine. Égide pose devant son hôte une cruche d'eau, mais reste debout.

— Assieds-toi, vieux compagnon, lui lance Kuno, et arrête de faire la tête ! Ni les Sarrasins ni les Vikings ne sont à nos portes, que je sache ! Est-ce là une façon de souhaiter la bienvenue à un vieil ami ?

Il avale une bouchée, puis relève la tête.

— Ne me dis pas que mon vaurien de frère de Reuland ou mon cousin de Salm ont de nouveau organisé une chasse aux moines et lardé de flèches quelques-uns de tes confrères comme de vulgaires sangliers ?

Prenant appui de ses vieilles mains tremblantes sur la table de grès, le moine se laisse lentement choir sur la banquette en face de Kuno. À peine assis, les larmes se remettent à couler sur ses joues chiffonnées, mais son regard ne fuit plus celui de son ami. Kuno y lit une détresse sans fond et demande, de plus en plus inquiet :

— Que se passe-t-il, Égide ? Bon Dieu, explique-toi ! Toi qui jadis, là-bas, au pied des murailles de Saint-Jean-d'Acres, ne pouvais t'empêcher de pérorer, même au plus fort de la bataille, aurais-tu brusquement perdu ta langue si bien pendue ?

Il arrache un autre bout de galette, mais au lieu de le porter à la bouche, il le rejette sur la table et demande, alarmé :

— Ne me dis pas qu'il est arrivé quelque chose à Yakoub !

Devant le silence embarrassé du vieil homme, il s'écrie :

— Raconte, Égide ! Dépêche-toi ! Qu'est-il arrivé à mon fils ?

D'un revers de manche de sa coule élimée, le moine s'essuie le visage et dit d'une voix mal assurée :

— Je ne sais comment te dire... Ce fut si inattendu... Il me semblait plus épanoui que jamais. Ses lettrines et enluminures avaient atteint un degré de perfection jamais égalé. Des commandes affluaient de tous les points de l'Empire. Même un envoyé de Rome est venu il y a quelques semaines...

À ce point de son évocation, l'émotion est trop forte et le vieil homme fond de nouveau en larmes.

— Excuse-moi, murmure-t-il, je l'aime tant... Si seulement tu étais arrivé quelques jours plus tôt...

Kuno saisit les mains osseuses de son ami et y pose son front. Une douleur bat dans ses tempes, il a envie de hurler, mais sa gorge reste muette. La voix tremblotante de frère Égide lui parvient, voilée :

— C'était il y a cinq jours. En l'absence de notre abbé, le frère Poppo, Yakoub avait été chargé d'apporter une convocation à Renier de Falize que tu ne connais que trop bien pour avoir eu jadis maille à partir avec lui. Une fois de plus, Renier s'était attiré la colère du prince-abbé de notre double abbaye de Stavelot-Malmedy en refusant de payer la dîme. Un frère accompagnait ton fils. Au retour, il semble qu'ils se soient arrêtés un instant devant la croix de Saint-Colomban, sur les hauteurs de Xhurdebise, afin d'y faire leurs dévotions. Le compagnon de Yakoub a dû s'absenter un instant et, quand il est revenu, ton fils avait disparu. Il dit avoir crié son nom, mais sans succès. Pris de panique, il est rentré en courant à l'abbaye et nous sommes retournés à une dizaine là-haut. Pas très loin de la croix, nous avons trouvé un lambeau de sa bure... tâché de sang. Nous en avons conclu que Yakoub avait été surpris par un ours ou un loup qui avait emporté son corps vers la forêt proche. Mais nous avons eu beau fouiller les alentours sur un rayon d'une ou deux lieues, Yakoub avait disparu sans laisser de trace.

Kuno relève la tête.

— Ce jeune moine... celui qui l'accompagnait, comment s'appelle-t-il ?

— Frère Agilolphe, le plus jeune fils de Renier de Falize. C'est la raison pour laquelle il avait eu l'autorisation d'accompagner Yakoub. Peut-être te souviens-tu qu'il est entré à l'abbaye un peu après ton fils.

Kuno garde un vague souvenir du jeune moine. À l'époque, ce n'était un secret pour personne que Renier de Falize, le père d'Agilolphe, nourrissait l'ambition de faire d'un de ses trois fils le futur abbé des abbayes jumelles. Mais l'aîné était mort en Orient et le second avait été désigné pour succéder à son père. Restait le troisième, Agilolphe. Malheureusement, il avait fait montre d'un manque de goût flagrant pour la vie monastique et encore moins pour les choses de l'esprit. Son père l'avait cependant inscrit à l'atelier d'écriture et d'enluminure. Dès le départ, Agilolphe avait marqué son antipathie pour Yakoub. Devant l'intelligence et le talent exceptionnels de son disciple, il s'était montré jaloux et n'avait jamais manqué une occasion pour le dénigrer et chercher à diminuer ses mérites aux yeux de ses compagnons.

— Ce petit morveux ! Il ne pouvait pas sentir mon fils ! Sa version des faits ne tient pas debout ! Si Yakoub avait été attaqué par des bêtes sauvages, il se serait défendu. Ou alors, il aurait crié. Il n'y a pas de doute que le coupable, c'est Agilolphe ! Il a assassiné mon fils... ou essayé de le tuer pour se venger de sa propre médiocrité ! Où est-il, ce vaurien, que je l'interroge ?

— Calme-toi, Kuno ! Connaissant ton tempérament fougueux, je savais comment tu réagirais. Sache que nous avons eu les mêmes soupçons. Mais Agilolphe dit s'être éloigné de plusieurs centaines de pas, à défaut de buisson proche derrière lequel s'accroupir. De plus, il a été tellement choqué par la disparition de Yakoub qu'il en est tombé malade. Nous l'avons donc renvoyé dans sa famille pour quelques jours.

— À Falize ? Dès prime, je me mettrai en route et ce serait le diable si je ne réussissais pas à le faire parler. Je retrouverai Yakoub, je le jure ! Rien ne prouve qu'il est mort... ou même qu'il ait été attaqué par des bêtes sauvages. Les ours se font rares dans la région. Quant aux loups, il n'y en a guère en cette saison ! Nous sommes déjà en mai

et ils ont regagné les Hautes Fagnes depuis un mois ou deux.

— Inutile de t'emporter. Je comprends ton chagrin. Comme toi, je continue d'espérer. Mais les jours passent et mon espoir va en s'amenuisant. Notre prévôt a envoyé des émissaires jusqu'à Prüm, Maastricht et Aachen pour signaler sa disparition, mais à ce jour, nous sommes sans nouvelles de lui.

Une cloche tinte dans la cour de l'abbaye.

— Excuse-moi, murmure Égide. C'est l'heure des vêpres. Je vais te conduire à une cellule libre où tu pourras te reposer des fatigues du voyage et, demain matin, nous reparlerons de tout cela.

Kuno saisit la cruche de grès et suit le vieux moine. Une fois seul dans la petite cellule sombre et froide, le désespoir fond sur lui comme un oiseau de proie. Mort, Yakoub, son fils ! Sa seule raison de vivre ! Pendant les longues années qu'il vient de passer à guerroyer au Levant, pas un jour ne s'est écoulé sans qu'il n'ait pensé à lui. Il le savait en bonnes mains à l'abbaye. Avec un mentor comme Égide à ses côtés, que pouvait-il lui arriver ? Et voilà qu'à son retour, il apprend sa disparition ! Tout son être se rebiffe, refuse d'envisager le pire.

Il s'étend sur la couche dure et ferme les yeux. Il se revoit une bonne trentaine d'années plus tôt, dans la pleine force de sa jeunesse. Son frère aîné, Dietrich, venait de succéder à son père à la tête de la seigneurie de Reuland, dans la vallée de l'Our. Un peu plus tard leur était parvenue la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Sans hésiter, Dietrich avait répondu à l'appel de la troisième croisade et Kuno, tout juste armé chevalier, l'avait suivi. Après une longue marche parsemée d'embûches à travers l'Europe et l'empire de Byzance, ils avaient atteint Antioche, puis la Terre sainte où ils s'étaient joints aux troupes de l'ex-roi de Jérusalem, Guy de Lusignan. Il avait été fait prisonnier par Saladin, mais venait d'être relâché et tentait de reprendre la ville de Saint-Jean-d'Acre. Hélas, au cours d'escarmouches, Dietrich avait été grièvement blessé. Mais bien que perdant son sang à flots, il s'était jeté dans la mêlée et sa bravoure avait valu aux croisés une première victoire sur les Sarrasins. Il était mort peu après, non sans avoir obtenu de Kuno la promesse qu'une fois Jérusalem reconquise, il rentrerait dans sa terre natale pour prendre sa succession. Mais le destin en avait décidé autrement. Les survivants des troupes germaniques qui s'étaient dispersées après la mort par noyade de l'empereur Frédéric premier, dit Barberousse, en Cilicie, s'étaient jointes aux croisés francs de Philippe le second, dit l'Auguste, et anglais de Richard, dit Cœur de Lion, mais il leur avait fallu deux longues années de siège pour venir à bout de la ville. Ensuite, entraîné malgré lui dans d'autres conquêtes et défaites, Kuno avait participé à plusieurs batailles pour la reprise de la côte palestinienne. Plus d'une fois, au lieu de diriger son arme contre l'ennemi commun de tous les croisés, Saladin, et plus tard son frère et successeur Al-Adil, il avait dû combattre des hommes qui, la veille encore, luttaient à ses côtés. En effet, les chefs des osts venus du Ponant n'avaient cessé de se disputer la propriété des villes reconquises ou de se rejeter la responsabilité des défaites subies.

En l'an de grâce 1197, neuf ans après avoir quitté sa terre natale, Kuno était toujours en Palestine et rien ne laissait présager une chute prochaine de Jérusalem. Il combattait aux côtés d'Égide, compagnon fidèle qui ne l'avait pas quitté depuis son arrivée au Levant. La principauté de Tripoli avait été peuplée de croisés de langue d'oc originaires de Provence et d'Italie, qui avaient mal accepté la possession du territoire

par le comte Bohémond d'Antioche, descendant de Normands de Sicile et parlant le roman d'oïl. Lors d'une bagarre entre factions rivales, Kuno et Égide étaient entrés en ville par une porte dans les remparts pour se livrer au pillage, quand un soldat franc avait embroché au bout de sa lance une jeune femme qui cherchait à l'empêcher de pénétrer dans sa maison. Un enfant avait lâché la robe de la jeune mère et s'était mis à hurler. L'homme avait retiré l'arme du corps de sa victime et s'appêtait à l'enfoncer dans la poitrine de l'enfant, mais en un geste irraisonné, Kuno l'avait bousculé, avait pris l'enfant dans ses bras et s'était frayé un passage hors de la ville, Égide protégeant ses arrières. L'enfant savait tout juste marcher. Kuno l'avait baptisé Yakoub, d'après le nom crié par sa mère au moment d'expirer.

Quelques mois plus tard, le chevalier, son fidèle ami Égide et l'enfant s'étaient embarqués sur une nef en partance pour Chypre et Gênes. Mais ce ne fut qu'au milieu de l'été suivant, en juillet 1198, qu'ils avaient enfin de nouveau foulé le sol natal, après de longues années d'absence. Égide avait fait ses adieux à son ami et endossé la coule de moine à l'abbaye de Malmedy.

À Reuland, en l'absence de Kuno, Walter, son frère cadet, avait pris la succession de son aîné et il n'avait rien voulu entendre des dernières volontés de Dietrich. Pour se débarrasser à bon compte de son frère, il lui avait cédé le petit fief proche de Mürringen. Le chevalier, fatigué de se battre, avait fini par accepter et s'y était installé avec l'enfant. Yakoub avait grandi et s'était mué en un bel adolescent aux cheveux d'un noir de jais, au regard vif et à l'intelligence éveillée. Il s'était montré doué pour le manie-ment des armes, mais son goût pour les choses de l'esprit et la calligraphie l'avait amené à faire des séjours de plus en plus fréquents et prolongés à l'abbaye de Malmedy. En l'an 1209, Kuno s'était marié. Mais dix mois plus tard, sa femme était morte dans les couches. Son décès et celui de son enfant avaient été un choc terrible non seulement pour le croisé, mais aussi pour son fils adoptif qui s'était attaché à cette femme comme à une mère. Au début de 1213, à l'âge de seize ans, Yakoub avait demandé d'entrer comme novice à Malmedy. Contre l'avis de son frère Walter, Kuno avait fait don de son petit fief de Mürringen à l'abbaye et, quelque temps plus tard, il avait pris la bure en même temps que son fils.

Mais très vite, le chevalier avait dû s'avouer que son tempérament bouillant et nomade ne s'accommoderait jamais de la vie monastique.

